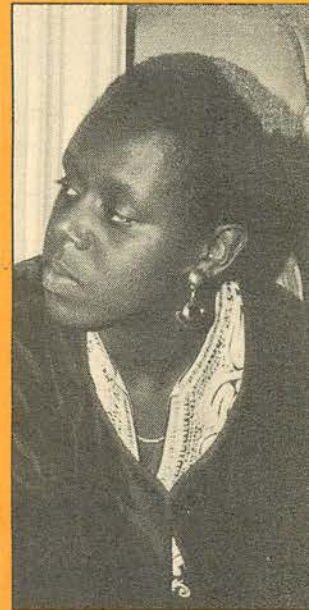
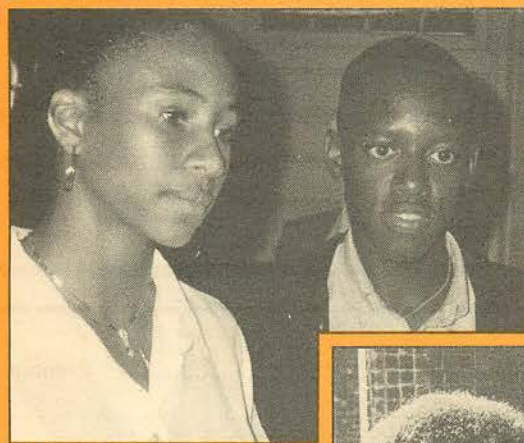
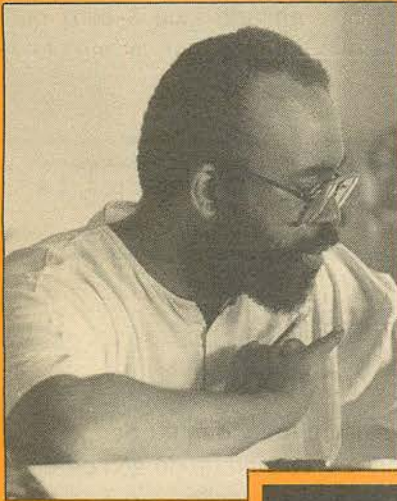


changer

LES NOIRS AMERICAINS VINGT-CINQ ANS APRES LES DROITS CIVIQUES



Page 13

SIDA ET SEXUALITE

Lettre pastorale d'un évêque anglican

Revue publiée par CAUX EDITION
pour le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse: No 62060

France: 68, Bd Flandrin, 75116 Paris
Tél. (1) 47.27.12.64

Suisse: 1824 CAUX.

Tél. (021) 963.48.21

Responsable de la publication:

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation: Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion:

France: Max Lasman, Colette Lorain.

Suisse: Maurice Favre, Wanda Paulovits.

Société éditrice: Caux Edition S.A.

1824 Caux, (Suisse)

Imprimerie: J.P., 69150 Décines (France)

ABONNEMENTS (annuels 11 numéros)

France: FF 110; Suisse: Fr.s. 28.-; Belgique: FB 780;
Canada: \$ 25.-; Europe: FF 120 ou Fr.s. 30.-.
Autres continents: FF 130 ou Fr.s. 32.-.

Prix spécial étudiants, lycéens: demi-tarif.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à "Changer" (68 Bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire ou C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse: à "Changer-Tribune de Caux", C.C.P. 12-755-4, 1824 Caux.

Belgique: au Réarmement moral, Av. de la Charmille 14 b 18, B - 1200 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec mention "abonnement Changer").

Canada: par chèque bancaire au nom de "Tribune de Caux", 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat ou chèque bancaire de 6500 F CFA (avion) à "Changer" (68, Bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

4 Les énormes défis auxquels sont confrontées les **VILLES NORD-AMÉRICAINES**. Un reportage de Jean-Jacques ODIER.

8 La rencontre d'un **JEUNE JAPONAIS** et de son tuteur britannique. Un récit d'ALAN THORNHILL.

11 Le témoignage d'une femme noire américaine sur la question de l'identité et de la souffrance de **L'HOMME NOIR**.

13 Une réflexion sur le **SIDA** qui nous aide à trouver la bonne attitude face à ceux qui sont atteints par la terrible maladie.

PHOTOS: Archives Réarmement moral: pp. 8 et 9 ; J.-J. Odier: p. 1, 4 à 7, 10 et 11; C. Spreng: p.1.

Que veut le Réarmement moral?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de

leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçue à l'origine et poursuivie depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, l'action du Réarmement moral se veut ouverte à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

DES LIVRES POUR LES FAMILLES

TU M'ÉCOUTES?

Témoignages sur la vie de couple
rassemblés par A. Campbell

Dessins de Einar

Fr. s. 17.-

70 FF

CHICO

Dans une ville d'Amérique du Sud,
un garçon part à la recherche de son père
(pour 10 - 14 ans)

Fr. s. 18.-

72 FF

A L'ÉCOUTE DE NOS ENFANTS

Des parents sont amenés à réviser leurs schémas.

Récits réunis par A. Campbell

Fr. s. 9.-

32 FF

FAMILLES HEUREUSES

Imaginé par des enfants et leur institutrice
par E. Bradburne et K. Voller

Fr. s. 9.-

38 FF

CHANGER vous intéresse?

ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer
à nos adresses

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19
et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-dessus).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

LA SAISON DE CAUX

Dans le dépliant d'invitation aux rencontres d'été du Réarmement moral, qui se dérouleront à Caux, en Suisse, jusqu'au 27 août, on peut lire une diversité de remarques, d'exclamations entendues au cours des sessions de l'an dernier.

Un jeune Arabe se dit renouvelé dans ses espoirs de paix. Le maire d'une ville française s'écrie: "Nous trouvons des solutions auxquelles nous n'avions pas pensé." Une mère brésilienne

laisse éclater sa joie devant la renaissance de sa vie familiale. Un parlementaire entrevoit les chances d'une réconciliation. Une musicienne allemande, qui s'est mise en règle avec le fisc, affirme avoir retrouvé instantanément la paix intérieure...

Quand on entend parler des "conférences" de Caux et qu'on n'y a jamais ou peu participé, on ne s'imagine pas forcément qu'elles produisent ce genre de fruits!

Chacun d'entre nous, jeune et vieux, insouciant, vieux routier las de leurs bonnes actions, professionnels stressés ou taradés par l'ambition, chacun peut aussi goûter à ces fruits-là.

Quelques jours à mettre de côté, un train à prendre, une montagne à gravir, et la vie peut changer de cap ou de saveur. Une expérience à ne pas manquer.

MERIDIEN

Grâce à la persévérance d'une Anglaise, Irène Owens, et de ses amies - et avec l'appui de Mme Mugabe, la femme du premier ministre du Zimbabwe - **127 MACHINES A COUDRE**, neuves et usagées, ont été expédiées d'Europe au Zimbabwe pour aider les femmes des zones rurales de ce pays d'Afrique australe.

Le premier lot de machines est allé à une coopérative employant d'anciennes prostituées qui envoient maintenant le produit de leur travail, vêtements et argent, à des associations de femmes au Mozambique, le pays voisin ravagé par la guerre civile.

... D'ESPOIR

LE CIEL

BALAYER DEVANT SA PORTE

Depuis quelque temps, la rue où nous habitons me fait honte à cause de tous les papiers qui traînent sur le sol. Je m'étais dit en moi-même: quand je verrai l'employé municipal chargé du nettoyage, je lui glisserai une petite pièce pour qu'il fasse un effort supplémentaire de notre côté.

Or, voilà qu'en sortant de la pharmacie, je le vois qui passe avec ses deux poubelles montées sur roulettes et sa longue pince servant à ramasser les papiers. Je cours derrière lui et l'aborde. C'est un jeune homme de vingt à vingt-quatre ans.

Je prends bien sûr toutes sortes de précautions, commençant par le remercier pour son travail, puis:

"Vous passez quelquefois rue des Amandiers; c'est là que j'habite; il y a toujours des papiers qui traînent..."

- Madame, je passe tous les vendredis; ça fait que tous les autres jours, vous aurez forcément des papiers!

- Mais, enfin, toutes les rues voisines sont impeccables. Pourquoi pas la nôtre?

- Dans les autres rues, la majorité des habitants sont propriétaires; cela fait une différence... Et puis, si les gens n'ont pas

décidé dans leur coeur de ne pas jeter de papiers, ils jetteront des papiers! Je ne suis pas policier, je ne peux pas être derrière eux. Je suis seulement balayeur."

Intriguée par le vocabulaire de mon interlocuteur, je veux poursuivre la conversation, mais j'ai envie aussi de lui placer mes petites idées:

"Mais, écoutez, comment peut-on changer les gens?"

- Madame, il n'y a que le Seigneur qui le fasse.

- Certes, vous avez raison, dis-je en surmontant ma surprise, mais j'avoue que je me mets souvent en colère quand je vois qu'on abîme ma ville... Regardez les graffitis!

- Vous savez, Madame, j'étais comme ceux qui font des graffitis. J'ai fait tout ce qui est mal. J'ai touché à la drogue, je suis allé avec les travestis à Paris et, surtout, je buvais jusqu'à en devenir fou. J'étais interdit de tous les bars de la ville."

De plus en plus intriguée, je lance: "Mais, alors, comment est-ce que le Seigneur est intervenu?"

- Un jour, j'étais dans un bar, je semais la pagaille, on m'a jeté dehors. J'étais là, par

terre. Un "frère" est passé et m'a dit: "Patrick, tu ne peux pas continuer comme ça!" Oh, il ne m'a peut-être pas dit "Patrick", mais moi, j'ai entendu "Patrick"! Il m'a ramassé. Il m'a emmené à l'assemblée de Dieu. Les gens ont prié pour moi; je sentais tellement d'amour que c'était comme une chaleur qui m'envahissait des pieds à la tête, et comme si le Saint-Esprit entrait en moi. Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais bu d'alcool.

- Vous avez là un témoignage extraordinaire. Vous pouvez aider tous les jeunes qui sont ici.

- Oh! je les connais. Il faut les aimer. Je prie pour eux.

- Je prie, moi aussi, mais, je vous assure, je me mets en colère quand je vois les choses dégradées.

- Eh! bien, le Seigneur va t'aider. Sois bénie. Amen. Au revoir, Madame."

Nous nous sommes serré la main. Il n'a pas essayé de m'enrôler dans sa communauté. Il m'a dit ce qui lui était arrivé, c'est tout. J'étais bouleversée. Au lieu d'avoir honte de ma rue, c'est de moi-même que j'ai eu honte...

ANNE-MARIE

LES NOIRS AMERICAINS VINGT-CINQ ANS APRES LES DROITS CIVIQUES

1954, 1957, 1960, 1964: ces dates marquent les principales étapes de la lutte pour les droits civiques des Noirs américains.

Depuis, une génération a passé. Quels sont les nouveaux défis que doit affronter ce peuple fier et combatif?

Une mission dans le cadre de la campagne "Changer la ville, l'affaire de tous"⁽¹⁾ m'a conduit, avec quelques collègues européens, dans quatre villes américaines qui ont un point commun: elles sont toutes à majorité noire; les leviers de commande sont aux mains d'une nouvelle génération de Noirs consciente de ses droits, mais aussi des limites de son pouvoir politique.

Atlanta, la grande métropole du Sud, se veut aujourd'hui le phare de la conscience noire.

Richmond, l'aristocrate, encore récemment bastion de la résistance aux droits civiques, est désormais une des villes les plus avancées en matière d'intégration raciale.

(1) Cette visite est un des prolongements d'une session des conférences de Caux 1988. Voir "Changer", Nos d'octobre 1988 et de juin 1989.

*Les villes américaines
sont-elles invivables,
comme on l'a dit?*

*Quels enseignements
pouvons-nous tirer
de leur évolution?*

*Comment vivent
les nouvelles générations
de Noirs?*

*Jean-Jacques Odier,
qui a visité quatre villes
avec une délégation
d'Européens concernés
par ces questions,
nous livre ses impressions.*

Baltimore, l'élégante, se modernise sous la houlette d'un maire noir de 39 ans, diplômé d'Oxford.

Washington, enfin, différente des autres par son statut de capitale fédérale - on n'y vote que pour les élections municipales - cherche un nouvel équilibre en diversifiant ses quartiers.

Trois phénomènes nous ont particulièrement frappés: nous essaierons, dans la mesure de ce que nous avons pu voir en quinze jours seulement, d'en dégager les aspects négatifs et positifs.

La fuite des Blancs

Premier phénomène: au fur et à mesure que, sous la pression de la lutte pour les droits civiques, les Noirs acquièrent un pouvoir politique dans certaines des grandes villes américaines, le pouvoir économique détenu par les Blancs a tendance à fuir les centre-villes pour se réfugier à l'extérieur du territoire municipal. C'est un sujet de frustration bien compréhensible des nouveaux dirigeants noirs du Sud qui voient ainsi l'assiette fiscale

Ci-dessous, une vue d'Atlanta. A droite, rencontre à la mairie de Richmond avec une cinquantaine d'élus et de responsables de la ville.



de leurs municipalités se réduire et leur pouvoir se vider de sa substance.

Ce fait semble assez généralisé. A Atlanta, le maire, Andrew Young, ancien ambassadeur (noir) américain à l'O.N.U., travaille étroitement avec le gouverneur (blanc) de Géorgie pour retourner la situation. La ville attire aussi beaucoup d'investissements étrangers. A Baltimore, d'énormes efforts sont faits pour redonner vie aux quartiers portuaires. Déjà les Blancs reviennent vers le centre.

A Richmond, le centre-ville se dépeuple et la proportion des très pauvres augmente. Le financement des services municipaux retombe ainsi sur un nombre décroissant de sociétés et de contribuables des classes moyennes qui sont taxés plus lourdement que s'ils étaient dans les comtés avoisinants.

Dans cette agréable cité, les Blancs ont organisé, voici deux décennies, une résistance massive à la conquête de leurs droits par les Noirs, en particulier au moment de la déségrégation des écoles. Pour contrecarrer la fuite des investissements, un des cinq conseillers municipaux noirs (sur un total de neuf) a décidé, à l'expiration du mandat du premier maire noir, de s'allier avec les quatre Blancs du Conseil, renversant la majorité. C'est ainsi que le nouveau maire, dans une ville qui est noire à 52%, est une conseillère blanche. Faut-il y voir le signe avant-coureur d'une coalition réaliste dans l'Amérique de demain?

Inutile de préciser que, au delà de ces péripéties, la nécessité d'une transformation profonde des mentalités, chez les Noirs comme chez les Blancs, est essentielle si l'on veut voir se profiler une coopération confiante et naturelle entre les deux grands groupes ethniques de la population américaine. D'autant plus que l'arrivée de plus en plus nombreuse d'immigrants hispanisants ou asiatiques commence à poser de nouveaux problèmes de rapports de force. Preuve en est l'antagonisme des Noirs envers les Coréens qui, pourtant en nombre restreint, tendent à accaparer les petits commerces à Atlanta, à Richmond comme à Baltimore.

Crise d'identité

Le deuxième phénomène est ce qu'on appelle déjà, dans certains milieux, "la crise de l'homme noir", homme pris dans son sens de "mâle". On trouvera dans ce numéro l'interview d'une journaliste de la télévision d'Atlanta qui a étudié les origines complexes de cette crise.

Brièvement, de quoi s'agit-il? Force est de constater que l'homme noir a infiniment plus de peine à s'insérer dans la société américaine que sa compagne. Ce qui conduit à une carence assez généralisée de sa présence et de son influence comme mari, comme père et comme autorité. Cette

absence se répercute tout naturellement sur la génération suivante.

L'élite américaine, blanche et noire, considère cette crise comme inquiétante pour l'avenir des Etats-Unis et comme une cause possible d'explosion sociale et raciale à la fois.

Face à cette situation, quels signes d'espoir avons-nous entrevus?

Le témoignage de George Napper, directeur de la sécurité publique d'Atlanta (responsable notamment des services de police), nous a beaucoup

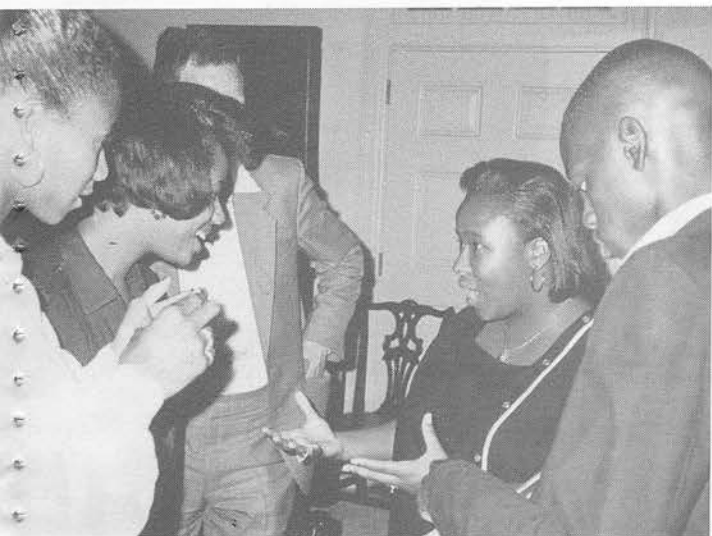


BON VOISINAGE

Derrière ce qui apparaît comme une simple réunion de voisinage (photo ci-dessous), toute une histoire... Nous sommes dans un quartier résidentiel de Richmond, appelé "Carillon". En 1967, lorsque la première famille noire s'est installée dans ce lotissement jusque là uniquement habité par des Blancs, les résidents, au lieu de craindre une moins-value de leur patrimoine, comme cela arrive souvent, hélas, dans des cas pareils aux Etats-Unis, ont fondé une association. Celle-ci a d'emblée annoncé son intention de favoriser une habitation "intégrée", c'est-à-dire pluriethnique, et de tout faire pour rendre leur quartier attrayant.

Initiative réussie, puisqu'aujourd'hui 350 familles de toutes origines résident au "Carillon" et s'y plaisent. Elles s'entraident, assurent la protection de leurs habitations, la propreté de leurs rues, et créent un climat d'émulation pour l'entretien des propriétés. Un journal transmet nouvelles, conseils et suggestions. Si la valeur des parcelles n'a pas augmenté au taux des quartiers privilégiés de Richmond, elle n'a cessé de monter. Reste à faire retentir le "Carillon" dans toute la ville!

Une soirée avec des lycéens d'Atlanta, animateurs du groupe "Promotion des jeunes Noirs".





impressionnés. Ce dirigeant noir est préoccupé par un fait très précis: le laps de temps qui sépare, chaque jour de la semaine, le retour à la maison des collégiens ou lycéens et le moment où leurs parents - plus généralement, hélas, leur mère seule tant sont nombreuses les familles monoparentales - rentrent du travail. Ce sont ces quelques heures pendant lesquelles se multiplient la vente et la consommation de la drogue, les vols et les actes de délinquance de toute nature. Un des soucis majeurs de George Napper est de favoriser toute initiative tendant à offrir aux jeunes une utilisation intéressante et originale de ces heures creuses.

Des mesures ponctuelles ont été prises au cours de ces dernières années à ce sujet mais elles sont insuffisantes et encore peu coordonnées: les pouvoirs publics auront à susciter cette coordination. Pour sa part, M. Napper a décidé de se rendre personnellement chaque semaine dans un lycée, demandant au directeur de lui confier les vingt élèves les plus récalcitrants. Il déjeune avec eux pour comprendre, sans intermédiaire, ce que pensent et ressentent ces adolescents. Une seule condition est imposée aux candidats à ces rencontres: qu'ils aient préparé un essai de deux pages sur le sujet de leur choix. "C'est au moins la preuve qu'ils sont capables de réfléchir", nous dit George Napper. Après le déjeuner, il emmène ces jeunes à un match de football ou

de baseball pour les connaître "sur le terrain"!

Dans le même ordre d'idées, M. Richard Hunter, directeur de l'Education pour la ville de Baltimore, nous a décrit un système de tutorat qui a été mis en place pour les élèves en difficultés. Des bénévoles sont recrutés qui assurent une tâche de conseiller auprès d'un élève pour toute la durée du cycle secondaire.

Il ne s'agit pas simplement d'un soutien ponctuel, mais d'une vraie prise en charge qui équivaut plus ou moins à se substituer à des parents qui ne seraient pas à même d'assurer une telle éducation. Bien sûr, le contact avec les parents est mis en priorité, et ceux-ci doivent être amenés à signer un engagement concernant l'éducation de leur enfant. Les "mentors", comme on les appelle, étaient censés, à l'origine, voir leur protégé une fois par mois, mais on a constaté de façon presque générale que les rencontres sont devenues hebdomadaires. Ce système ne concerne pour l'instant que 420 enfants, mais les résultats sont si encourageants qu'il va être étendu.

Rencontre avec les jeunes

A Atlanta, nous avons eu l'occasion de passer une soirée merveilleuse, et particulièrement réconfortante, avec

six jeunes Noirs de 17 à 18 ans. Sans doute représentaient-ils une élite: non seulement ils témoignaient d'une vivacité d'esprit et d'une belle aisance face à des étrangers, mais ils avaient commencé de leur propre chef à mettre fin à la violence gratuite dans les lycées de la ville. Ils nous ont expliqué comment.

"La violence, dans l'enseignement secondaire, est endémique, nous ont-ils dit. On se bat pour un rien. Pourquoi réagit-on avec hargne lorsque quelqu'un vous marche sur le pied? Parce que cette violence latente vient du fond de nous-mêmes, de notre enfance, des carences de notre vie familiale, de notre frustration devant les difficultés de l'existence. Mais cette agressivité devenait intolérable. Nous avons voulu y mettre fin, ce que ni les autorités de l'éducation, ni la police, ni les Eglises n'avaient réussi à faire.

A quelques-uns, nous avons invité cinq élèves du lycée voisin à venir nous rencontrer pour discuter de tout cela. Ils sont venus à cinquante! De quoi nous inquiéter! Cette invitation allait-elle être une nouvelle occasion de nous taper dessus? Pas du tout. La réunion s'est non seulement bien passée, mais nous nous sommes promis de faire cesser la violence. Il y a même eu des excuses réciproques."

Actuellement, chaque semaine, deux cents jeunes de dix-sept lycées se retrouvent pour faire avancer leur initiative, intitulée "Black Teen Advan-

Ci-dessous, la ville de Baltimore et la partie des quais transformée en port de plaisance. Photo de droite, le maire de Baltimore, Kurt Schmolke (à dr.), recevant la délégation européenne et notamment M. Hari Shukla, responsable des relations intercommunautaires à Newcastle (Angleterre). Page de droite: la tombe de Martin Luther King, à Atlanta, à deux pas de l'église où il a exercé son ministère.



cement", qu'on pourrait traduire par: "Promotion des jeunes Noirs".

Ce récit ne concerne que les lycées d'Atlanta, mais il montre que des jeunes peuvent changer subitement de comportement et que la décision de quelques-uns peut être contagieuse. C'est ce qui nous donne confiance pour la jeunesse noire d'Amérique.

Carences sociales

Le troisième phénomène est de nature purement économique: sous l'administration Reagan, les crédits fédéraux destinés aux Etats et aux villes, notamment dans le secteur social, ont fortement diminué. Reagan, entend-on dire, semblait ignorer les minorités et les groupes marginaux. Les directeurs des services sociaux et d'éducation des villes nous en ont tous parlé. Situation préoccupante au moment où la pauvreté, la drogue et la violence deviennent de véritables fléaux dans les villes.

Depuis que les producteurs de stupéfiants ont trouvé le moyen de rendre le produit fini dérivé de la cocaïne à la fois moins cher et plus pur⁽²⁾, provoquant donc plus rapidement la dépendance, la toxicomanie a augmenté dans des proportions inquiétantes. On estime actuellement que 80 % des actes de délinquance sont liés à l'usage de la drogue et c'est une des raisons pour lesquelles certains Etats

commencent à envisager sérieusement des limites à la vente des armes à feu. A Washington, 37 agences fédérales sont concernées à un titre ou à l'autre par la lutte contre la drogue et une coordination nationale a été mise en place.

Un fait encourageant à signaler: un haut-fonctionnaire du ministère de la Justice nous a indiqué qu'en 1988, pour la première fois, le pourcentage d'usagers de la drogue parmi les jeunes sortant des lycées a légèrement baissé. C'est pour lui l'espoir que la vague actuelle pourra être maîtrisée dans une quinzaine d'années, à condition toutefois qu'on s'acharne à faire diminuer la demande en donnant une raison de vivre aux jeunes de demain.

Les problèmes que nous avons évoqués ont quelque chose d'alarmant. Mais le fait que les Américains ne cherchent en aucune manière à en nier l'acuité est déjà un signe encourageant.

Des forces nouvelles

Il y a trente ans, à Détroit, j'avais eu l'occasion d'assister à une conférence de Martin Luther King. S'adressant à ses compatriotes noirs, il s'était montré d'une extrême sévérité à

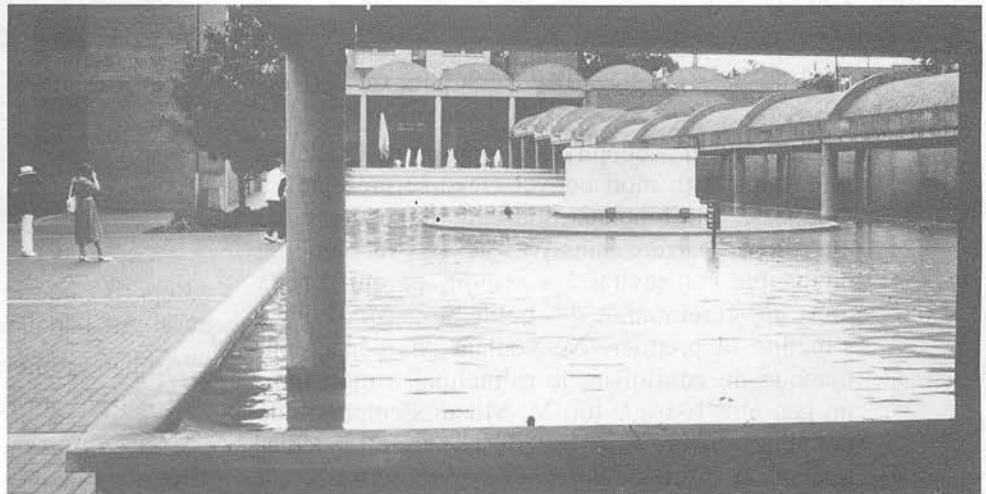
leur égard, les exhortant à se rendre dignes du combat qu'ils menaient alors pour la reconnaissance de leur identité et de leur place dans la société américaine.

Revenant aujourd'hui aux Etats-Unis et rencontrant la génération qui bénéficie de l'acquis des droits civiques et qui a réussi dans une certaine mesure son intégration, je me dis qu'il faudrait aujourd'hui un nouveau Martin Luther King, qui ait l'autorité nécessaire pour faire franchir au peuple noir américain une autre étape de sa libération. Même si un nouveau guide tarde à venir, la qualité d'engagement et le réalisme des dirigeants que nous avons rencontrés - et des jeunes aussi - est un sérieux gage d'espoir. ♦

JEAN-JACQUES ODIER

(2) Produit encore pratiquement inconnu en Europe, appelé "crack" aux Etats-Unis.

Ci-contre: cette rue, encore récemment, séparait les quartiers blancs et les quartiers noirs de Richmond. Une passerelle relie désormais les deux moitiés de la ville, symbole du rapprochement réalisé ces dernières années.



Dans son livre "Best of friends", Alan Thornhill évoque sa rencontre avec un héritier de l'empire Mitsui

A L'ECOLE DE MON ELEVE

L'amitié est un des cadeaux les plus précieux de la vie. Dans son livre Best of friends (Amis exceptionnels), le pasteur anglican et dramaturge Alan Thornhill fait revivre les temps forts de ses amitiés avec des personnalités qui ont marqué son existence.

Les extraits que nous publions avec l'aimable autorisation de l'éditeur londonien, Marshall and Pickering, retracent sa rencontre, dans les années trente, avec Takasumi Mitsui, héritier d'une grande famille japonaise et d'un vaste empire industriel; celui-ci venait de terminer ses études à Oxford, où Thornhill était alors professeur au collège Magdalen. Comme on le verra, c'est non seulement le face à face de deux hommes, mais de deux civilisations.

Je me trouvais dans mon appartement au collège quand le téléphone sonna. C'était le professeur Streeter. Est-ce que j'accepterais de prendre un autre élève; il s'agissait d'un jeune Japonais, fils cadet d'une riche famille d'industriels. Il se nommait Takasumi Mitsui. Non, ce n'était pas tant les études qui l'intéressaient, expliqua mon collègue. Il voulait surtout parler.

"Parler de quoi? demandai-je.

- Oh, parler anglais; parler de l'Angleterre, de toutes sortes de choses, même de Dieu si vous voulez!"

Mains et genoux presque à terre

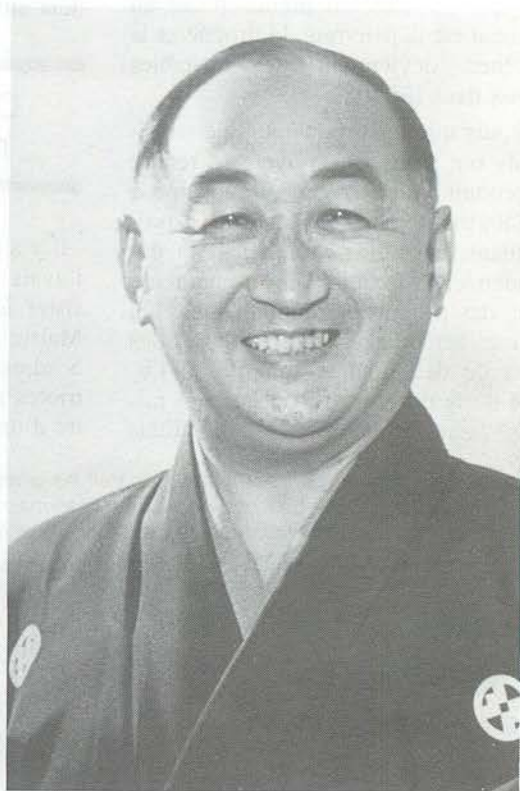
Je décidai d'accepter sa proposition. Quelques jours plus tard, mon nouvel élève se présentait à ma porte: un Japonais souriant, de petite taille mais à la carrure massive. Je lui souhaitai la bienvenue et l'invitai à s'asseoir, ce qui suscita tout un cérémonial de politesses. Mon élève s'inclina le premier. Ne voulant pas pécher par manque de courtoisie, je m'inclinai à mon tour, un peu plus bas que lui. M. Mitsui s'empressa de s'incliner encore plus bas. Je le suivis immédiatement et professeur et élève se retrouvèrent

bientôt pris dans une sorte de ronde de politesse, mains et genoux traînant presque à terre.

Les connaissances en anglais de mon élève étaient limitées. Aussi, plutôt qu'une conversation suivie, ce furent des échanges de saluts courtois qui caractérisèrent nos premières séances. J'avais certainement plus à apprendre de lui que le contraire, tant mes connaissances sur le Japon étaient déplorables. J'ignorais ainsi tout de la célèbre famille dont il était originaire.

Avec application, je lui demandai: "Combien d'employés y a-t-il dans votre entreprise familiale?"

- Un million environ", me répondit-il.



J'appris que l'entreprise Mitsui comprenait aussi une banque.

"A quand remonte sa fondation? demandai-je.

- 1684, dix ans avant Banque d'Angleterre."

Si ces informations me laissèrent bouche bée, elles ne me disaient pas encore tout ce que la

famille Mitsui représentait au Japon. Un ouvrage qui raconte l'histoire complète et détaillée des Mitsui m'a donné depuis une idée de la fortune et du rayonnement de la famille dont était originaire l'élève humble et courtois qui, chaque semaine, me rendait visite dans sa robe d'étudiant.

Les Mitsui appartenaient à l'origine à l'aristocratie militaire. Un ancêtre, au XVII^{ème} siècle, pressentant l'avènement d'une longue période de paix et de prospérité au Japon, avait su rompre avec la tradition des armes pour se convertir à l'industrie. Son entreprise de commerce de textiles connut un tel essor qu'il conféra à la famille Mitsui un rôle prépondérant dans la vie du pays. Le père de Sumi menait un train de vie fastueux dans sa résidence de Tokyo, qui excellait notamment par la beauté de ses jardins. Il fut l'hôte du Prince de Galles lors de sa visite officielle en 1922.

Tel était le milieu prodigieux dont venait mon élève. Sa discrétion à ce sujet n'avait d'égale que mon ignorance. J'allais découvrir un autre aspect de la vie de cette famille. Le père de Sumi était un homme doux et réservé, plein de déférence, qui écoutait plus qu'il ne parlait. Il traitait sa femme avec respect et courtoisie. Plus qu'un homme d'affaires, c'était en fait un artiste. Il s'adonnait avec passion à la peinture, au collage sur soie et à la calligraphie. Par ailleurs, l'histoire de Noé le fascinait et il avait imaginé de construire une scène chez lui pour faire, en famille, de petites représentations sur ce thème.

Du poisson cru

Petit à petit, j'allais apprécier chez mon élève ce même côté artiste et raffiné. Je fus invité à dîner chez lui où je fis connaissance de son épouse Hideko, une femme menue et élégante, elle-même une Mitsui et parente de la grande famille Sumitomo. Ils avaient deux charmants enfants, Naoko, âgé de sept ans, et Yori, un peu plus jeune. Ils en attendaient un troisième. Au repas, on nous servit du poisson cru et du sukia-ki, spécialité fournie pour l'occasion par la maison Mitsui de Londres. A un moment donné, notre conversation prit un tour plus personnel. Mme Mitsui avait besoin d'une aide pour ses enfants. Connaîtrais-je quelqu'un qui pourrait la dépanner?

Alan Thornhill, qui était pasteur, pensa à une jeune fille rencontrée quelques mois auparavant, à la suite d'une de ses prédications. Sortant d'une déception sentimentale, elle cherchait une activité qui l'absorberait toute entière.



Alan Thornhill (assis à gauche) assistant à la mise en scène d'une de ses pièces

Bientôt Margaret Aldridge entra dans la famille Mitsui et peu de temps après on remarquait des changements étonnants chez les enfants de ses hôtes. Elle n'oublierait jamais la façon dont leur père la présenta aux enfants: "Voici mes enfants, Yori et Naoko. Je veux que vous leur appreniez à écouter la voix de Dieu." Sur le plan religieux, la famille semblait se rattacher au shintoïsme. Mes efforts pour apprendre de mon élève ce que cela signifiait pratiquement ne m'avaient pas mené loin. "Considérez-vous l'Empereur comme un Dieu? L'adorez-vous?" Ma question fut suivie d'un long silence, puis vint la réponse: "J'étais à l'école avec lui." Je me rendais compte que Sumi, avec son langage limité, avait l'art de dire beaucoup en peu de mots.

Un Sumi troublé

Pendant ce temps, les enfants entendaient parler de Dieu. Ils voyaient leur gouvernante anglaise s'agenouiller pour prier. Que faisait-elle donc dans ces moments-là? Cela semblait vraiment important. Pourrait-elle le leur apprendre aussi?

Bientôt les enfants Mitsui parlèrent anglais plus couramment que leurs parents, au point qu'ils servaient d'interprète à Margaret pour répondre aux questions de Mme Mitsui. Le temps vint où mère et enfants commencèrent ensemble la journée en lisant des extraits de la Bible et en écoutant la voix de Dieu dans leur coeur, à l'affût des pensées que petits et grands



peuvent recevoir de lui. Hideko découvrait ce qu'être chrétien voulait dire.

C'est à Londres qu'elle décida que son troisième enfant naîtrait d'une mère chrétienne. A cette fin, elle reçut une préparation au baptême. Je fus invité à la cérémonie. Le jour venu, j'eus la pensée inattendue d'emporter ma robe de pasteur. Par malchance, le vicaire qui devait donner le baptême n'arriva pas à temps et c'est à moi que revint le privilège de baptiser la jeune femme. Quelques jours plus tard, elle mettait son enfant au monde.

Peu de temps après, c'est un Sumi troublé qui me rendit sa visite hebdomadaire. La décision de sa femme l'avait profondément affecté. Non seulement elle avait accompli un geste décisif pour sa propre vie, ce qui était déjà regrettable en soi, mais, pire encore, elle n'avait pas attendu son mari pour le faire. Etait-il pensable qu'un mari japonais, de surcroît chef d'une éminente lignée familiale, puisse être devancé par sa femme?

Ce même matin, j'avais beaucoup pensé à la famille Mitsui et j'avais écrit quelques pensées au sujet de l'orgueil et du pardon. Je commençai notre leçon en lui en faisant part, puis je lus l'histoire du fils prodigue. Ceci fait, j'eus la forte injonction intérieure de ne pas dire un mot de plus et d'attendre que mon élève parle le premier. Il y eut un silence qui me parut durer une éternité, puis Sumi prit enfin la parole: "Dieu toujours prêt à nous pardonner, malgré nos péchés."

Nouveau silence. Cinq longues minutes. Puis dix. Tout à coup, de la manière la plus inattendue, il déclara: "Je suis homme fier et orgueilleux, mon pays nation fière et orgueilleuse."

"M. Mitsui, déclarai-je à mon tour, je suis un homme fier et orgueilleux et je viens d'une nation fière et orgueilleuse."

Ensemble nous nous sommes agenouillés et nous avons prié, lui en japonais et moi en anglais. Si je n'en ai pas compris un mot, je savais néanmoins ce qu'il disait.

Japonais en Chine, plan de Dieu?

A partir de ce moment, j'eus l'impression qu'une porte qui avait été tenue hermétiquement close s'ouvrait tout grand. Nous eûmes toutes sortes d'échanges sur nos vies personnelles comme sur de grandes questions mondiales. Bien souvent c'était moi qui étais à l'école de Sumi. Un jour, nous parlions du plan divin pour le Japon. Tout à coup, encore une fois avec son art

de l'inattendu, il demanda: "Japonais en Chine, plan de Dieu?" La guerre sino-japonaise atteignait alors son paroxysme. "C'est à vous de répondre, dis-je, en faisant attention à ne pas tomber dans un piège. Autre silence. "Je crois, pas le plan de Dieu. - Je suis d'accord avec vous, répondis-je. Je ne pense pas que ce soit le plan de Dieu." Autre silence. "Les Anglais en Inde, plan de Dieu?", demanda mon compagnon...

C'est ainsi que nous progressions ensemble.

La fin du chapitre retrace l'action étonnante de Takasumi Mitsui avant et après la deuxième guerre mondiale.

Les Mitsui firent en effet connaissance de Frank Buchman et participèrent à maintes activités du Groupe d'Oxford. Au printemps 1938, Sumi et sa famille décidèrent de rentrer dans leur pays, avec la conviction de mener un combat pour une politique de paix au Japon. Il se fit le chantre hardi de la foi nouvelle qu'il avait trouvée, jusque dans le cadre de ses relations d'affaires.

Un geste accueilli avec émotion

Puis vint la guerre avec une longue période de cinq ans sans nouvelles de la famille Mitsui. Sumi fut parmi les premiers Japonais à sortir du Japon. Il était déterminé à mettre les responsables de son pays en contact avec les idées qui devaient, selon lui, servir de base à l'édification d'un nouveau Japon. Pendant plusieurs années, il conduisit à Caux et aux Etats-Unis des délégations d'industriels, de syndicalistes et d'hommes politiques de tous bords. Les maires de Hiroshima et Nagasaki furent du nombre. A Washington, devant les membres du Congrès, ils demandèrent pardon pour les méfaits de la politique japonaise, geste qui fut accueilli avec grande émotion par les parlementaires américains et par la presse.

Un jour, Yori, le fils aîné de Sumi, apparut à Caux. Après des années de dévergondage, il trouva la foi et une nouvelle vision de la vie. Malheureusement sa santé était irrémédiablement compromise par une grave maladie. Durant les trois années qui précédèrent son décès, il se mit corps et âme au service des autres et de son pays, en participant notamment aux déplacements entre le Japon et l'Occident de délégations rassemblées par son père.

Au fil des années, les liens se renforçaient entre les Mitsui et les Thornhill. Jusqu'au jour où ces derniers reçurent deux billets d'avion pour le Japon...

Traduction de NATHALIE CHAVANNE

SURMONTER LA CRISE DE L'HOMME NOIR

CHANGER: Vous avez fait récemment une série de quatre reportages intitulés "La crise de l'homme noir". Qu'est-ce qui vous a amenée à les réaliser?

PATRICIA HUNTE: C'est une conversation avec le Président de Morehouse College, une université noire d'Atlanta. Il m'a dit que l'admission des hommes noirs dans les universités américaines avait presque diminué de moitié au cours des treize dernières années, alors que celle des femmes noires a augmenté. Cela signifie qu'il y a aujourd'hui 500.000 jeunes Noirs en moins dans le cycle universitaire. Et les statistiques nous apprennent que ceux des Noirs qui entrent dans les universités ont bien moins de chances que les étudiants des autres races d'en sortir avec un diplôme.

Autre fait accablant: il y a plus d'hommes noirs dans les prisons que dans les universités; ils forment 46 % de la population carcérale, alors que les hommes noirs adultes représentent seulement 6 % de la population américaine.

Au vu de ces chiffres et de bien d'autres, une question très concrète se pose pour les femmes noires: quelles sont leurs chances de trouver un mari? Si elles se marient, c'est généralement avec un Noir de moindre éducation, ce qui a tendance à augmenter le pourcentage des divorces. Or, celui-ci est déjà effrayant: 85 % des mariages se brisent. Parmi les personnes que j'ai interviewées pour mes reportages, il y avait le cas d'une infirmière en psychiatrie qui avait la passion de la lecture; son mari, magasinier, lui avait interdit de lire; elle a accepté pendant quelques années, mais n'a pas pu tenir longtemps. Dix ans ont passé, elle n'a toujours pas retrouvé de mari.

Ce qui est encore plus alarmant, c'est que parmi les Noirs les plus instruits, le pourcentage de divorces s'élève à 95 %.

*Jean-Jacques Odier
a interviewé Patricia Hunte,
journaliste à la télévision
d'Atlanta, qui a enquêté
sur les problèmes
que rencontrent les jeunes
Noirs américains.*



Patricia Hunte, présentatrice des informations sur la chaîne WXIA, station régionale affiliée à la NBC.

- Quelles sont les causes de la crise dont vous me parlez?

P.H.: D'après un sociologue et un historien qui ont étudié cette question depuis plusieurs années, il faut remonter aux difficultés de la socialisation des hommes noirs dans leur petite enfance. La plupart d'entre eux sont élevés par leur mère. Lorsqu'on sait que 46 % des foyers noirs sont monoparentaux, on comprend qu'un nombre disproportionné de jeunes Noirs soient élevés sans père.

Or les psychiatres savent qu'un père est plus exigeant avec ses fils et une mère avec ses filles que l'inverse. Les mères font inconsciemment de leurs fils des pères de remplacement, avec tous les privilèges du père - indépendance et autorité - mais bien avant qu'ils acquièrent la maturité nécessaire. En outre, les filles sont surveillées beaucoup plus longtemps alors que les garçons sont très tôt livrés à eux-mêmes.

Parmi les autres facteurs de déstabilisation, il faut mentionner la drogue, qui fait des ravages chez les adolescents, et le chômage, qui est très élevé chez les Noirs. Le revenu moyen du Noir entre 20 et 24 ans a baissé de 44 % en dix ans. Il est actuellement de moins de 5.800 dollars [39.000 FF] par année. Et puis il y a aussi le racisme.

- C'est-à-dire?

P.H.: A cause du déclin culturel dont j'ai parlé tout à l'heure, les Blancs voient grandir le fossé qui les sépare des hommes noirs (sauf le cas des sportifs). Il n'en va pas de même des femmes noires puisqu'elles ont été socialisées beaucoup plus facilement et qu'elles occupent davantage d'emplois de qualité.

- Y a-t-il aussi une crise d'identité? J'ai rencontré hier soir un lycéen noir qui veut devenir généticien pour pouvoir retrouver ses racines. Pensez-vous que cela traduise un élément d'incertitude dans la psychologie des jeunes Noirs?

P.H.: Bien sûr. Nous pâtissons toujours de l'héritage de l'esclavage. On ne peut endurer ce que notre peuple a enduré sans traumatismes psychologiques. Ces dommages doivent être réparés.

- Ce traumatisme existe-t-il même après plusieurs générations?

P.H.: Nous n'avons pas encore surmonté l'obstacle. Beaucoup d'entre nous n'avons pas guéri de nos blessures, de nos rancoeurs, et c'est un facteur fondamental. Le fait même de mettre toutes nos difficultés sur le compte de ce passé freine notre progrès et notre aptitude à faire face aux besoins du présent.

N'oublions pas non plus que dans notre société de 1989, la discrimination raciale existe encore. Il suffit d'avoir été rejeté une seule fois pour être marqué émotionnellement. Le fait de





ne pouvoir surmonter l'obstacle contribue à nous enfoncer. Car ce qui compte, ce n'est pas forcément la blessure qui nous est infligée, mais la façon dont nous réagissons. Nous ne pouvons empêcher les autres de nous maltraiter, mais nous pouvons influencer sur notre façon de réagir. C'est ce qui peut faire la différence pour notre survie même.

- Cette recherche de l'identité parmi les Noirs est-elle le fait d'une élite ou est-ce un phénomène généralisé?

P.H.: C'est assez général. Pour parler de moi, si j'avais les informations qui me permettraient de retracer mon ascendance dans telle ou telle tribu africaine, cela m'intéresserait, bien sûr. Mais maintenant je suis totalement américaine. Et les aléas de l'esclavage m'ont donné une peau relativement claire. J'ai des ancêtres blancs, d'autres indiens. Si je devais chercher avec sérieux mes racines, je devrais aller en Afrique, mais aussi en Ecosse et puis dans certaines réserves indiennes d'Amérique! Tout cela a son importance. Mais pour moi, il y a quelque chose de plus important encore.

- A quoi faites-vous allusion?

P.H.: Il y a quelques années, j'avais des amis blancs qui étaient désireux d'exprimer leur repentir pour le rôle joué par leurs ancêtres au temps de l'esclavage. Cela m'a conduite à me tourner vers Dieu et à lui demander ce dont j'avais, moi aussi, à me repentir.

Pourtant, mes ancêtres n'avaient-ils pas été des victimes? Tout à coup je me suis rappelé que l'esclavage avait commencé par une série d'arrangements conclus entre des Européens et des chefs de tribus africaines. J'ai donc demandé pardon à Dieu pour le rôle qu'ont joué mes ancêtres africains en envoyant leurs sujets en esclavage. Retrouver physiquement nos racines est une chose, c'en est une autre de chercher nos racines morales et spirituelles et de nous repentir, Blancs et Noirs, des fautes de nos ancêtres.

Quelques années plus tard, un de mes collègues, un Blanc, m'a injuriée. C'était comme si tout le poids du passé s'abattait sur mes épaules. Je savais que si j'avais été blanche, il ne m'aurait pas traitée ainsi. Je me suis dit: c'est toute l'histoire de nos deux peuples qui lui fait croire qu'il peut m'insulter impunément. J'ai passé une nuit blanche, ruminant des pensées violentes à son égard. Je voulais ma revanche, me disant: "Je ne suis pas Jésus, je ne peux pas tolérer une telle humiliation!"

Puis, après avoir lu un passage des Ecritures, je me suis rendu compte que ce n'était pas à moi de mener cette bataille, et j'ai décidé de remettre tout cet incident au pied de la Croix et de laisser Dieu agir. Je me suis rendormie et, le lendemain matin, j'étais tout excitée, m'apercevant que je n'avais plus aucun ressentiment et que j'étais prête à pardonner. Puis, me suis-je dit, pourquoi ne pas appliquer cette attitude à toutes les offenses racistes que j'ai subies, à toutes les blessures que j'ai reçues et dont je pourrais me souvenir? J'ai pris ensuite la décision de vivre ainsi à l'avenir. Cela a été parfois difficile, mais je

m'y accroche résolument. Le résultat, c'est que je suis désencombrée de toute amertume. Je crois que c'est la clef pour vaincre toute blessure et toute difficulté.

- Entre l'esclavage et la situation présente, il y a eu la lutte pour les droits civiques. Cela a dû faire une différence dans la psychologie du peuple noir?

P.H.: Bien sûr. L'Amérique en a été profondément changée. Des pas de géant ont été accomplis, à tel point qu'on craint maintenant que la Cour Suprême ne fasse machine arrière. En matière d'embauche et de répartition des contrats publics, deux importantes décisions de cette instance ont déjà été prises, qui sont en retrait sur les droits civiques acquis en 1964.

- Les juges estiment-ils qu'il y a eu, dans certains cas, discrimination en faveur des Noirs?

H.P.: Ils pensent que la nation a dépassé le stade où l'affirmation de certains droits pour les Noirs est nécessaire et que Noirs et Blancs se trouvent maintenant sur un pied d'égalité. Mais la réalité est tout autre. Car si un très petit nombre de Noirs a effectivement atteint un niveau comparable à celui des Blancs, ce n'est pas le cas pour tous.

- Quelles réactions avez-vous eues à la suite des reportages que vous avez réalisés?

P.H.: Des bonnes et des mauvaises. Il est difficile de se voir tel qu'on est. Certains ont estimé que c'était donner une image négative du peuple noir. Et cela n'est pas inexact. Mais il faut voir la vérité en face.

Il y a eu aussi des échos très positifs. Certains groupes ont cherché à prendre contact avec des jeunes Noirs. La direction de l'Education de la ville d'Atlanta a décidé de passer l'enregistrement de mes émissions dans toutes les classes de lycées, soit 65.000 jeunes, dans l'espoir que cela fera une différence. J'ai été invitée à prendre la parole dans plusieurs lycées et églises, parce que les gens veulent en discuter et se demandent ce qu'ils peuvent faire. Alors je pense que cela a permis un réveil, une prise de conscience des besoins. Cela en valait la peine. ♦

Propos recueillis par J.-J. ODIER



Patricia Hunte avec des lycéennes d'Atlanta.

SIDA, SEXUALITE ET PLAN DIVIN

Extraits de la lettre pastorale
du Rev. John Baker,
évêque de Salisbury (Angleterre)

La tragédie du sida exige plus que des recommandations pratiques ou de la sollicitude, pourtant bien nécessaires, envers les personnes atteintes. Elle nous interpelle au plus profond de nos cœurs et de nos consciences et nous impose de puiser dans notre foi et dans notre engagement chrétien pour y faire face.

QUELQUES FAITS

C'est le lien direct entre l'épidémie de sida et le comportement sexuel qui pose de nombreux problèmes moraux.

Il y a eu dans le passé d'autres maladies sexuellement transmissibles, en particulier la syphilis, qui ont entraîné des conséquences graves pour les personnes concernées, souvent des partenaires innocents. Aujourd'hui, on sait guérir la plupart de ces maladies. Cette réalité, liée à la pratique quasiment généralisée de la contraception, a amené un grand nombre d'hommes et de femmes à considérer les rapports sexuels comme un plaisir purement physique, facile et sans risque, que l'on peut partager dès l'adolescence avec le partenaire de son choix.

En même temps, on accepte de nos jours une variété de plus en plus grande de comportements sexuels. Des techniques érotiques

considérées il y a trente ans comme déviantes, voire perverses, sont recommandées aujourd'hui par des conseillers sérieux. On en vient ainsi à estimer normaux des rapports sexuels entre personnes du même sexe, voire à demander que l'homosexualité soit inscrite au programme des cours d'éducation sexuelle dispensés aux enfants. D'autres se font les avocats d'une vie bisexuelle, combinant les rapports hétérosexuels et homosexuels.

L'irruption du sida dans cette situation a été un véritable désastre. Le virus se transmet si facilement qu'il est absolument vital pour des toxicomanes de ne pas partager une seringue non stérilisée. D'autre part, tout rapport de pénétration comporte un risque. D'où les campagnes officielles en faveur des préservatifs.

L'infection touche en outre beaucoup de personnes qui n'ont pas de comportement à risque. Des bébés sont contaminés dans le sein de leur mère.

Des hémophiles ont contracté la maladie à la suite de transfusion de produits sanguins contaminés (un risque aujourd'hui éli-

Tous ceux qui ont côtoyé, dans leur famille, parmi leurs amis, des personnes atteintes du sida, savent que se pose alors une multitude de questions. Dans une lettre pastorale qui n'est pas toute récente, puisqu'elle date de février 1987, l'évêque anglican John Baker s'est efforcé d'aborder ces questions dans la perspective de la compassion humaine nécessaire comme sous l'éclairage du projet divin pour le monde. Il a bien voulu autoriser "Changer" à publier des extraits de ce document, dont l'actualité reste entière.

miné). Une épouse peut être atteinte parce que son mari a eu une expérience homosexuelle tenue secrète. Ce sont là des données qu'il faut prendre en considération avant d'évoquer la notion de "châtiment divin".

Les porteurs du virus vivent dans une incertitude douloureuse. Dans combien de temps les symptômes se manifesteront-ils? Le virus détruisant les résistances immunitaires de l'individu, la fin peut revêtir diverses formes, mais elle vient à coup sûr. Ils craignent d'être l'objet de brimades et de subir des souff-

rances humaines intenses, étant privés de la possibilité de rapports avec l'être qu'ils aiment le plus au monde.

LE CHRIST ET LA SEXUALITE

Comme c'est la promiscuité sexuelle qui fait que cette maladie se répand si rapidement dans le monde, il n'est pas étonnant que des voix s'élèvent de tous bords pour prôner la maîtrise de soi et la chasteté.

Il serait bien triste, dans cette affaire, que l'on soit motivé par la seule peur de la mort! La chasteté et la fidélité ne sont pas des valeurs qui naissent de la peur. Elles sont la voie de la vraie joie, du vrai épanouissement de l'être

"Malgré ce que nous avons fait, l'amour de Dieu pour nous ne change pas"

"La chasteté et la fidélité ne naissent pas de la peur. Elles sont la voie de la joie véritable et de l'épanouissement de l'être humain"

"Le pire, pour une victime du sida, n'est pas le fait qu'elle soit condamnée, mais la blessure spirituelle dont elle souffre"



humain. L'histoire nous montre que la peur (de la maladie, de la grossesse, même du châtement) n'a contribué que sporadiquement à contrôler les comportements sexuels. Par contre, la chasteté acceptée pour les bienfaits qu'elle apporte ou par engagement à une cause ou à une foi positive s'est avérée beaucoup plus efficace.

C'est pourquoi la contribution la plus importante que les chrétiens peuvent apporter aujourd'hui à la solution de ce problème, c'est de comprendre et d'aimer, de vivre et de transmettre les valeurs et les qualités de chasteté et de fidélité qui sont depuis toujours au coeur de la pratique chrétienne. Trop souvent, notre génération de chrétiens n'a pas su les proclamer clairement et avec conviction, que ce soit en famille ou en public. Si nous avons été plus fidèles à notre tradition, combien de vies aujourd'hui menacées (y compris celles de nos propres enfants) aurions-nous pu sauver!

L'Eglise, pour sa part, est appelée à faire connaître de toutes sortes de manières la vision de Dieu pour l'homme et à traduire cette vision dans la réalité du monde, de façon à le transformer. Elle doit comprendre cet idéal en profondeur et ne pas le limiter à des modes de vie ou à des conventions liés au contexte social de l'époque. Elle doit le vivre de façon attrayante. Mais ce qu'elle ne doit pas faire, au risque de paraître ridicule aux yeux du monde, c'est appeler le désordre ordre et le mal sainteté.

DANS LA PERSPECTIVE DE DIEU

Ce que nous avons dit du plan divin pour les domaines de la vie que nous avons évoqués et pour notre compor-

tement dans ces domaines pose un certain nombre de problèmes: comment Dieu juge-t-il ces différents comportements? Comment veut-il que nous réagissions? En quoi la bible, et en particulier

l'Evangile, ainsi que la tradition chrétienne, peuvent-ils nous aider? Comment tout cela se relie-t-il à notre vie de tous les jours?

LE JUGEMENT

Le terme de *jugement* est au coeur du débat sur le sida. A cause du lien entre la propagation de la maladie et la promiscuité, qu'elle soit homosexuelle ou hétérosexuelle, il y a eu des gens pour se dépêcher d'affirmer que l'apparition de la maladie était un jugement divin sur notre péché et pour trouver dans la bible des confirmations de leurs dires.

Mon expérience me fait douter de ce point de vue. En effet, il y a (et il y aura encore) de nombreuses victimes du sida qui sont sexuellement innocentes, qui ne sont pas des toxicomanes, qui n'appartiennent pas aux groupes à risques. Ne serait-il pas monstrueux de la part de Dieu d'avoir voulu le sida pour condamner ceux qui auraient commis un certain type de péché?

D'autre part, mes observations des choses de la vie semblent prouver qu'il n'y a pas de lien régulier ni probant entre le comportement des gens et ce qui leur arrive. Il y a des êtres de grande valeur à qui sont imposées des souffrances terribles et des gens vivant dans le mal qui se portent très

bien, ce qu'ont trouvé insupportable bien des auteurs de la bible (voir les *Psaumes*, *Job* ou *l'Ecclésiaste*).

Bien que la bible relate souvent les désastres que Dieu envoie aux individus ou aux nations qu'il veut punir pour leurs péchés, il y a aussi des passages qui vont dans le sens contraire, notamment *Jean 9*. Le bon sens conduit à la même conclusion.

Si, dans ce monde, la vertu devait toujours entraîner le bonheur et le vice la souffrance, nous n'aurions jamais appris à aimer et à choisir le bien pour le bien. Jésus nous a montré l'exemple parfait de celui qui choisit le bien pour le bien lorsqu'à Géthsémani il a accepté la croix, alors que, de tout son être, il se sentait poussé à la refuser.

A la lumière de ces réflexions, on saisit mieux la tragédie du sida. Ne comprenant pas la façon dont Dieu nous a faits, nous mésusons de notre corps et de notre esprit et déclenchons une catastrophe qui engloutit les innocents avec les coupables.

Mais il y a aussi ceux, chrétiens et non chrétiens, qui échappent à la catastrophe, mais n'échapperont pas au jugement ultime lorsqu'ils devront

voir en face leur laxisme, leur acceptation du mal, leur refus de témoigner de la vérité.

L'AMOUR

Cette tragédie, ce péché, n'en restent pas pour autant hors d'atteinte de l'amour divin. "*C'est à peine si quelqu'un voudrait mourir pour un juste; peut-être pour un homme de bien accepterait-on de mourir. Mais en ceci*

Les nombreuses victimes innocentes interdisent de penser à un quelconque châtement divin

Dieu prouve son amour envers nous: Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs" (Romains 5, 7-8). Malgré ce que nous avons fait, malgré ce que nous avons été ou sommes en train de devenir, l'amour de Dieu pour nous ne change pas. Là est l'essentiel du message chrétien.

LA COMPREHENSION

L'amour saura choisir le meilleur moyen de parvenir à ce but. C'est ce que montre le ministère terrestre de Jésus. Le pécheur satisfait de lui-même, bien assuré dans ses positions, dans sa bonne santé ou dans sa richesse, il l'a sévèrement mis en garde.

Ceux qui étaient brisés dans leur corps ou dans leur esprit, accablés par leur péché, rejetés par les autres, il leur a offert le réconfort et une amitié sans réserve. Il a manifesté sa compréhension de notre condition humaine: défis et critiques pour les forts, qui en ont besoin, et non pour les faibles, que cela détruirait, car ce qu'il leur faut avant tout, c'est d'être acceptés et soutenus. Si nous voulons être de vrais disciples de Christ et si nous sommes animés de son esprit, nous devons avoir la même attitude envers les pauvres et les faibles.

Le malade atteint du sida est un condamné à mort. Il est le plus souvent jeune ou dans la force de l'âge. Il a besoin d'amour et de soutien pour que ce qui lui reste de vie, quelle qu'en soit la durée, en vaille la peine.

Or la peur, qui glace le coeur, est la mort de l'amour. A l'inverse, "l'amour parfait chasse la peur". Le sida, malgré la panique qu'il entraîne, ne

doit pas glacer nos coeurs. Médicalement, une fois prises quelques précautions élémentaires, l'ami ou l'assistant n'a rien à craindre. Aussi longtemps que le malade a la force d'être debout et actif, qu'il soit accepté dans nos églises et dans nos foyers! Lorsqu'il de-

voit garder la chambre ou être hospitalisé, allons le voir comme nous irions voir tout autre malade, tout autre mourant.

Le pire, pour une victime du sida, n'est pas le fait qu'elle soit condamnée, mais la blessure spirituelle dont elle souffre. Quel qu'ait été le mode de contamination, le choc, la colère, le

sentiment de désorientation, le désespoir sont les premières réactions, on l'a constaté, de presque tous ceux qui apprennent que les tests sont positifs. Beaucoup sont accablés par un sentiment de culpabilité et d'indignité, intensifié par le message de rejet qui émane de la société. Ce dont ils ont avant

tout besoin pour que surgissent en eux de nouvelles forces spirituelles, c'est de compagnons patients, tolérants, sensibles, sûrs.

La parenté, les proches, les amis des malades ont eux aussi besoin d'être réconfortés, de savoir que ni eux ni le malade ne seront rejetés.

N'est-il pas étrange que nous devions rappeler ces vérités élémentaires? Cela n'est-il pas l'attitude normale à avoir envers les malades? Comment se fait-il que nous ayons besoin de toutes ces exhortations dans le cas de cette maladie-là si ce n'est

"Ceux qui échappent à la catastrophe n'échapperont pas au jugement ultime et devront faire face à leur laxisme, leur acceptation du mal et leur refus de témoigner de la vérité"

parce que nous éprouvons un sentiment de peur mêlé de culpabilité? Bien que la peur soit compréhensible en présence d'une maladie à la fois peu connue et mortelle, n'oublions pas que les risques encourus par nos ancêtres face à la peste étaient bien pires que

ceux auxquels nous expose le sida, ce qui ne les empêchait pas de prendre soin de leurs malades et de leurs mourants.

En fait, la cause de toute cette fureur et de toute cette détresse vient de notre sentiment de culpabilité. Avec notre richesse, nos moyens technologiques, le rejet des tabous, nous avons pensé que le bonheur jaillirait de la satisfaction immédiate de tous nos désirs et, en particulier, que la révolution sexuelle nous ouvrirait la porte d'un nouveau paradis. L'apparition du sida n'est donc pas seulement une condamnation de nos pratiques sexuelles, mais de toute la philosophie dans laquelle elles s'inscrivent. Nous trouvons cette condamnation insupportable et réagissons à tort et de façon irrationnelle. Nous croyons que la fin du monde arrive et, dans notre panique, nous nous en prenons aussitôt à des boucs émissaires.

L'amour de Dieu, incarné par le Christ, nous libérera de toutes peurs, les nôtres et celles des malades. Il fortifiera ceux-ci de sorte que la dernière étape de leur vie sur cette terre ne soit pas un temps de vide et de découragement, mais une bénédiction pour eux et pour leurs proches et une préparation pour la vie d'abondance et d'éternité que le Christ nous a promise: là où il n'y aura plus ni péché ni douleur et où notre ressemblance à Dieu sera enfin parfaite. ♦

Traduction de PHILIPPE LASSERRE